

TEMLON



BILAL HAMDAD

TÉLÉRAMA, 4 décembre 2025

Le “Paname” de Bilal Hamdad au Petit Palais : des peintures plus vraies que nature

À partir de photos et dans un style hyperréaliste, l'artiste franco-algérien représente les quartiers populaires de la capitale, animés, métissés. Une œuvre bluffante, riche de références aux peintres des siècles passés.



Bilal Hamdad, « Rive droite » (huile sur toile, 200 × 240 cm, 2021). Photo Établissement public du Palais de la Porte Dorée/Collection du Musée

Par Laurent Boudier

Tir au but ou tubes de couleur ? Pendant des années, Bilal Hamdad a suivi, sans le savoir, la destinée d'un Albert Camus, qui se rêvait footballeur à Alger avant de devenir écrivain à Paris. « *Mon rêve était de jouer libero, juste devant le gardien de but. Mais finalement, ça a été la peinture...* » confie l'artiste franco-algérien de 38 ans, qui expose ses toiles au Petit Palais, sous un titre qui fleure bon les années Gainsbourg ou Léo Ferré : « Paname ». Soit un Paris qu'on n'a pas vu depuis bien longtemps dans un musée, en tableaux intimes ou toiles XXL, détaillant, avec un réalisme confondant, la vie moderne. Un melting-pot réunissant Parigots, émigrés noirs et arabes, sans cliché. On croise des buveurs d'apéro aux terrasses des cafés, une foule à la sortie de la station Barbès, un vendeur proposant ses épis de maïs grillés à un gamin perché sur sa trottinette.

En plus d'une vingtaine d'œuvres, le peintre figuratif se paye le luxe de raconter cette ville métissée, que nous connaissons si bien, avec gourmandise et un sens du détail et du pittoresque quasi photographique. Né en 1987 à Sidi Bel Abbès, en Algérie, le jeune homme, à la scolarité chancelante, « *où rien ne marchait* », suit les conseils de son père, ingénieur et peintre « *qui ne pouvait pas vivre de sa peinture* », en s'inscrivant à l'école des beaux-arts de sa ville natale. Puis ce sera le départ pour la France, des études à Bourges, et enfin l'intégration à l'École des beaux-arts de Paris, où il suit les cours et les conseils du peintre contemporain Djamel Tatah.

Quelque chose de Caillebotte

Comme dans l'œuvre de son professeur et ami, les peintures de Bilal Hamdad affichent solitude et mélancolie. Mais elles s'en distinguent par un traitement plus réaliste, offrant des personnages anonymes, souvent de dos, dans des décors neutres, presque abstraits : un quai de métro, une volée d'escaliers, un mur gris que vient ourler une lumière de clair-obscur. « *Je travaille avec un petit appareil photo ou avec mon téléphone portable, dans la rue, pour saisir des personnages ou des scènes particulières. En ce moment, ce sont les foules en mouvement qui m'intéressent : je découvre, sur l'écran, les expressions uniques de visages que je cherche à retranscrire sur la toile.* » Assemblant et combinant plusieurs scènes sur un écran, avant de se mettre à peindre, il renoue ainsi, entre peinture et photo, avec la ville et ses habitants, que la peinture du XIX^e siècle a tant célébrés, des *Raboteurs de parquet*, peint en 1875 par Gustave Caillebotte, à l'immense tableau *Les Halles*, signé en 1895 du méconnu Léon Lhermitte, fierté du Petit Palais, et qui aujourd'hui voisine avec la toile de Bilal Hamdad *Rive droite* (2021).

Malin, Bilal Hamdad fait souvent référence à l'histoire de l'art, à ses prestigieux aînés Velázquez, John Everett Millais ou encore Manet ; emprunts habilement transposés, ici ou là, dans une pose, le détail d'un corps, la partie d'une nature morte. Un dialogue entre passé et présent. Mais aussi un retour aux sources très affectif : « *La ville de Sidi Bel Abbès est surnommée le Petit Paris à cause de ses immeubles bourgeois et de son architecture haussmannienne bâtie par la colonisation française. Mais ici on ressent bien davantage la solitude des gens.* »



Bilal Hamdad, « *Nuit égarée* » (huile sur toile, 160 x 200 cm, 2023). Photo Fondation François Schneider – Wattwiller/Steeve Constanty/Adagp, Paris, 2025